

NV Day
Porte ouverte à la non-violence
La Mutualité de Paris
15 mai 2013

Intervention de Jean-Marie MULLER*

RE-PENSER LA VIOLENCE
POUR
PENSER LA NON-VIOLENCE

Le 27 juin 2007, L'assemblée générale des Nations Unies adoptait une Résolution qui a décidé de célébrer chaque année, le 2 octobre, « la journée internationale de la non-violence », « the International Day of Non-violence », autant dire « a Non-Violence Day ». Il s'agit en fait de célébrer l'anniversaire de la naissance du Mahatma Gandhi qui est né le 2 octobre 1869.

Rassurez-vous, je ne me trompe pas de dates et j'ai parfaitement conscience que nous ne sommes pas aujourd'hui le 2 octobre... Mais de même que les femmes se plaisent à le répéter tout au long de la journée qui leur est consacrée le 8 mars que la journée de la femme ne doit pas être un seul jour de l'année, mais que chaque jour doit être la journée de la femme, de même je me plais à dire que la journée de la non-violence ne doit pas être un seul jour dans l'année mais que chaque jour doit être la journée de la non-violence...

« La pertinence universelle du principe de non-violence »

Dans ses considérants, la Résolution affirme, je cite, « la pertinence universelle du principe de non-violence » et souhaite « favoriser une culture de paix, de tolérance, de compréhension et de non-violence ». « La pertinence universelle du principe de non-violence » : la formule est remarquable par sa

concision, sa clarté, et son exactitude. Elle est véritablement étonnante si l'on se ressouvient qu'elle a été signée par les représentants de tous les États du monde qui ne nous ont pas habitués à tenir pareil langage. Mais, si vous le voulez bien, une fois n'est pas coutume, nous allons prendre au mot les représentants des États.

Affirmer « la pertinence universelle du principe de non-violence », c'est par là même affirmer l'im-pertinence universelle de la violence, c'est-à-dire son incapacité totale à apporter une solution humaine aux inévitables conflits humains qui divisent et opposent les personnes, les communautés, les peuples, les nations et les États.

Jamais, nulle part, la violence n'est un droit de l'homme. Toujours et partout, la violence est un crime contre l'humanité.

Jamais, nulle part, la violence n'est la solution. Toujours et partout, la violence est le problème.

Jamais, nulle part, la violence n'apporte la victoire. Toujours et partout, la violence est une défaite, un drame, un malheur, une tragédie.

Chacun prétend défendre sa cause. Mais tuer un homme, ce n'est pas défendre une cause, c'est tuer un homme. Et pervertir toute cause.

Jamais nulle part, la violence ne conjugue l'espérance au présent. Toujours et partout, elle la conjugue au futur. Un futur toujours repoussé. Pendant ce temps, elle ne cesse de malmener le présent.

Jamais, nulle part, la violence ne tient sa promesse d'offrir des lendemains qui chantent. Toujours et partout, la violence apporte des aujourd'hui qui pleurent.

Dès lors que l'on considère que toute violence, quelle que puisse être la justesse de la cause pour laquelle elle est mise en œuvre, blesse et meurtrit l'humanité aussi bien de celui qui la subit que de celui qui l'exerce, comment justifier de recourir à la violence dans la recherche de la vérité ? La violence est bien réelle, actuelle, concrète, objective en de multiples situations, mais elle n'est jamais *vraie*, car elle fausse toujours la relation de l'homme avec l'autre homme, car elle est toujours porteuse de mort.

L'histoire est là pour attester que "la vérité" devient un vecteur de violence dès lors qu'elle n'est pas ancrée dans l'exigence de non-violence, dans le « principe de non-violence ». Si la vérité n'implique pas par elle-même le refus de justifier la violence, alors il viendra toujours un moment où la violence apparaîtra naturellement comme un moyen légitime pour défendre la vérité. Seule, la reconnaissance de l'exigence de non-violence permet de récuser une fois pour toutes l'illusion, véhiculée par toutes les idéologies, qu'il est nécessaire et juste de recourir à la violence pour défendre la vérité. Recourir à la violence pour défendre la vérité, c'est déjà avoir nié et renié la vérité.

L'homme est-il bon ou méchant par nature ?

Une question se pose à nous, obsédante : pourquoi l'homme est-il à ce point capable des pires violences à l'encontre de l'autre homme ? C'est une question qui a fait couler beaucoup d'encre : l'homme est-il bon par nature, ou, au contraire, est-il méchant par nature ? Je crois, en définitive, que c'est une mauvaise question. En réalité, il est dans la nature de l'homme d'être en même temps capable d'être bon et capable d'être méchant. L'homme est à la fois incliné à la violence et disposé à la bonté. L'homme est à la fois capable de mal-veillance et de bien-veillance, d'amour et de cruauté, de tendresse et de haine.

Si l'homme est capable de faire le bien, c'est parce que sa nature est bonne. S'il est capable de faire le mal, c'est parce que sa nature est libre. L'homme n'est bon que volontairement, c'est-à-dire par une libre décision de sa volonté. C'est cette liberté qui donne une dignité et un sens à son existence. Plus que cela, cette liberté *est* son existence. La conscience de soi, c'est cette liberté ; je suis cette liberté : l'homme n'a conscience de lui-même que par sa liberté. Sans cette liberté, l'homme resterait pour lui-même un inconnu. La liberté, donc la liberté de faire aussi le mal, n'est pas une imperfection de l'être humain, elle en est la fondation et la réalisation.

S'il existe ainsi dans la nature de l'être humain ces deux capacités, ces deux potentialités, la question qui se pose à chacun d'entre nous est de savoir quelle est la part de nous-même que nous allons cultiver. Nous ne pouvons cultiver que ce que nous offre la nature. La culture, c'est de développer ce qui est déjà en germe dans la nature. Or, précisément, l'homme social a surtout cultivé la violence. Cela

s'exprime tout particulièrement à travers les traditions militaires qui ont dominé nos cultures. Le héros qui est proposé à notre admiration, qu'il appartienne à l'histoire ou à la légende, est le plus souvent un héros violent. Le héros, voir l'héroïne... Rassurez-vous Mesdames, j'habite Orléans et je sais de qui je parle...

La violence, dit-on souvent, est en l'homme *comme* elle est partout dans la nature. En réalité, la violence n'existe et n'agit que par l'homme. Certes, la mort est partout présente dans la nature, mais *le meurtre est le propre de l'homme*. La nature détruit et tue, mais elle ne le sait pas. Elle est innocente de la mort qu'elle provoque. La pierre qui se détache du rocher peut tuer l'homme, mais elle ne le veut pas. Elle n'en a pas l'intention. Et elle n'en a pas conscience. Elle n'est ni responsable, ni coupable. Les catastrophes naturelles sont mortelles, elles ne sont pas meurtrières. Il convient de parler de la «puissance destructrice» d'un tremblement de terre, mais non pas de sa «violence meurtrière». Lorsque le lion tue la biche, il ne fait que préparer son repas. Il n'est pas méchant. Il ne peut être qualifié de «violent» que par l'homme qui dépasse les lois de la nature en pensant. C'est pourquoi il est impropre et trompeur de parler de "la violence de la nature". Un tel langage n'a d'autre effet que de banaliser la violence et de la rendre inéluctable. Insidieusement, on en vient à la proposition : "La violence est la loi de la nature", qui fait de la violence une fatalité. Les éléments de la nature obéissent aveuglément aux lois de la nécessité. Seul, l'homme est capable de liberté. Seul, l'homme est un animal meurtrier, car lui seul est raisonnable. Lui seul tue son semblable en connaissance de cause. Lui seul sait qu'il peut le faire souffrir. Lui seul peut vouloir le faire souffrir. La violence est une faculté propre à la volonté humaine. Seul l'homme tue librement. Seul, il a la capacité d'intérioriser la visée intentionnelle de donner la mort. C'est pourquoi l'homme est le seul animal à faire preuve de cruauté envers son semblable.

Ainsi la violence de l'homme n'est pas un comportement animal. Elle est bien pire que cela : elle est un comportement inhumain. Il nous faut regarder en face cette évidence tragique : seul l'homme est capable d'inhumanité.

La double négativité du mot « non-violence »

Il a souvent été dit que le mot "non-violence", parce qu'il a une forme négative, était mal choisi et entretenait par lui-même de nombreuses ambiguïtés. Mais c'est parce que notre culture nous inculque une conception positive de la violence, que nous avons une perception négative de la non-violence. Il convient de souligner qu'il ne s'agit pas d'une simple mais d'une double négativité, dès lors que l'on considère que la violence est toute négative : cela donne au mot « non-violence » un caractère positif. Car la multiplication de deux termes négatifs donne une somme positive. Toute violence qui s'exerce contre l'homme est un viol : le viol de son identité, de sa personnalité, de sa dignité, de sa liberté, de son humanité. La violence blesse et meurtrit l'humanité de celui qui la subit. Mais l'homme n'éprouve pas seulement la violence qu'il subit, il expérimente qu'il est lui-même capable d'exercer la violence envers autrui. L'homme, à la réflexion, se découvre violent. Et la violence blesse et meurtrit d'abord l'humanité de celui qui l'exerce.

En réalité, le mot non-violence est décisif par sa négativité même, car il permet, et lui seul, de délégitimer la violence. Il est le terme le plus juste pour exprimer ce qu'il veut signifier : le refus de tous les processus de légitimation et de justification qui font de la violence un droit de l'homme. Si le mot "non-violence" est formellement négatif, il ne signifie pas que la non-violence est la *négation* de la violence, mais qu'elle se trouve dans un rapport d'*opposition* réelle à la violence, c'est-à-dire que sa visée est d'en détruire les causes et les conséquences. Le *non* que la non-violence oppose à la violence est un *non de résistance*. En définitive, la non-violence n'est pas tant le *refus de la violence* que la *lutte contre la violence*.

Certes, la violence peut parfois apparaître nécessaire pour éviter le pire, mais elle n'en devient pas légitime pour autant. Invoquer la nécessité pour prétendre justifier la violence est bien la preuve qu'elle ne saurait recevoir de justification proprement humaine. Pour se constituer, l'homme doit résister aux déterminismes qui entravent sa liberté. L'homme n'accomplit son humanité qu'au-delà de la nécessité de la violence. En se soumettant à l'enchaînement de cette nécessité, il aliène son humanité et perd sa liberté. Nécessité ne vaut pas légitimité. Même lorsque qu'un usage limité de la violence apparaît nécessaire,

l'exigence de non-violence demeure : *la nécessité de la violence ne supprime pas l'exigence de non-violence.*

L'exigence universelle de la conscience raisonnable qui interdit le meurtre est impérative en toute circonstance. "Tu ne tueras pas.", cette interdiction du meurtre est essentielle, parce que le désir du tuer se trouve en chacun de nous. Le meurtre est interdit parce qu'il demeure toujours possible, et parce que cette possibilité ouvre sur l'inhumanité. *Justifier une exception, c'est nier l'exigence.* La nécessité de tuer est un désordre, elle n'est jamais un contre-ordre ; elle n'innocente pas le meurtrier. Justifier la violence sous le couvert de la nécessité, c'est rendre la violence sûrement nécessaire. C'est déjà justifier toutes les violences à venir, et enfermer l'à-venir dans la nécessité de la violence.

Re-penser la violence pour penser la non-violence.

Dès lors, le défi qui est lancé aux femmes et aux hommes de bonne volonté en ce début du vingt-et-unième siècle est d'avoir l'intelligence d'inventer une solution au problème de la violence.

Dès lors, le défi est de déconstruire *les idéologies de la violence nécessaire légitime et honorable* qui arment les sentiments, les intelligences et les bras. Les idéologies du meurtre. Les idéologies de la mort.

Dès lors, le défi est de construire une philosophie de la non-violence. Une philosophie de la vie. Une philosophie de l'espérance. Une philosophie, c'est-à-dire une sagesse pratique qui invite à l'action.

Le moment est venu de re-penser la violence.

Le moment est venu de penser la non-violence.

Re-penser la violence pour penser la non-violence.

Face à la tragédie de la violence, face à son inhumanité, face à son absurdité, face à son inefficacité, le moment est venu, par réalisme sinon par sagesse, de prendre conscience de l'évidence de la non-violence.

Pour apaiser les conflits qui surgissent entre les communautés et les peuples et établir le fondement d'une existence pacifique, nous avons pris l'habitude d'appeler à la tolérance envers les autres cultures. Nous faisons valoir

que si nous faisons l'effort de mieux les connaître et de mieux les comprendre, nous découvrirons ce que chacune renferme de grandeur et de noblesse. Et nous affirmons que, pour vivre en paix les uns avec les autres, *nous devons accepter nos différences*. Cela est vrai, mais pour une part seulement. Car, en réalité, n'est-ce pas plutôt nos ressemblances qui engendrent nos querelles, nos conflits et nos batailles ? N'est-ce pas parce que nous imitons nos erreurs et nos fautes que nous nous retrouvons si souvent en guerre les uns contre les autres ? N'est-ce pas parce que nos civilisations sont pareillement imprégnées par la culture de la violence que nous sommes continuellement sur le point de nous blesser et de nous meurtrir les uns les autres ?

Refuser nos ressemblances

L'idéologie de la violence nécessaire, légitime et honorable qui domine les cultures tend à effacer les différences et à faire apparaître des ressemblances effrayantes. Dès lors, l'urgence, pour construire un avenir pacifié, n'est pas tant d'accepter nos différences que de *refuser nos ressemblances*. Lorsque l'esprit humain œuvre dans le bien, il produit une inépuisable richesse de réalisations aux formes variées. Dès qu'il œuvre dans le mal, il est désespérément monotone, répétitif. Aussi, les hommes qui portent sur leur visage les stigmates de la violence finissent-ils par se ressembler.

La sagesse de la non-violence invite chacun de nous à revisiter sa propre culture et à discerner en elle, d'une part, tout ce qui légitime et honore la violence contre l'autre homme, et, d'autre part, tout ce qui demande que l'autre homme soit respecté et aimé. Ce double discernement fera apparaître une double exigence : une **exigence de rupture** avec tous les éléments d'idéologie qui justifient le meurtre dès lors qu'il prétend servir une cause juste ; et une **exigence de fidélité** aux "valeurs" qui confèrent à l'homme dignité, grandeur et noblesse.

Il s'agit donc de prendre conscience de toutes les complicités que nos traditions historiques - aussi bien philosophiques, culturelles, religieuses que politiques - ont entretenues avec l'empire de la violence. Ce qui menace la paix, partout dans le monde et dans chacune de nos sociétés, ce sont les idéologies fondées sur la discrimination et l'exclusion - qu'il s'agisse du nationalisme, du racisme, de la xénophobie, de l'intégrisme religieux ou de toute doctrine économique fondée sur la seule recherche du profit - et qui toutes ont partie liée

avec l'idéologie de la violence. Ce qui menace la paix, en définitive, ce ne sont pas les conflits, mais l'idéologie qui fait croire aux hommes que la violence est le seul moyen de résoudre les conflits. C'est cette idéologie qui instrumentalise l'homme en faisant de lui l'instrument du meurtre. L'urgence est donc de rompre avec cette idéologie. Cette rupture pourra être douloureuse, parce qu'elle devra être radicale et profonde. Rompre avec la culture de la violence, c'est quelque part, sans pour autant faire table rase du passé, rompre avec notre propre culture. Récuser une part de la tradition qui nous a été léguée comme un héritage sacré pourra apparaître sacrilège.

Mais dans chacune de nos traditions culturelles, il y a également des pierres d'attente sur lesquelles nous pouvons fonder une sagesse de la non-violence. Chacune porte en elle des "valeurs" qui confèrent à tout homme dignité, grandeur et noblesse et qui demandent qu'il soit respecté et aimé. Ces valeurs contredisent la violence qui prétend régenter la vie des hommes et des sociétés. Dans chacune de nos cultures, il s'est trouvé des femmes et des hommes qui sont entrés en dissidence, affirmant le primat de ces valeurs sur les requêtes de la violence. Mais, le plus souvent, ces valeurs se sont trouvées recouvertes par les scories de l'idéologie de la violence. Elles furent niées et reniées. C'est en fidélité à ces valeurs que chacun de nous se convaincra que l'exigence de non-violence fonde et structure l'humanité de l'homme, qu'elle donne sens et transcendance à sa vie. Et nous découvrirons que cette fidélité, au-delà de la rupture que nous aurons opérée, nous conduira au cœur même de notre culture.

Ainsi, chacune de nos cultures est invitée à construire une philosophie de la non-violence et à dialoguer avec toutes les autres cultures pour exprimer ensemble l'universel humain. Chacune de nos cultures donnera sa propre couleur à sa philosophie qui viendra s'inscrire dans l'arc-en-ciel de la non-violence annonciateur, au cœur des ténèbres qui recouvrent les mondes, d'une nouvelle aurore.

« La non-violence a ses limites !... »

L'intellectuel français aime reprendre à son compte l'exclamation dérisoire que Sartre proférait en 1961 à l'encontre de Camus : « Ils ont bonne

mine les non-violents¹ ! ». Déjà, dire : « les non-violents », c'est procéder à une stigmatisation. C'est « mettre à part », catégoriser, discriminer celles et ceux qui ont fait l'option de la non-violence en les désignant comme des individus égarés dans une « secte » à l'écart des gens raisonnables.

Sauf exception, au sujet de la non-violence, l'intellectuel français, quelle que soit l'obédience philosophique à laquelle il se réfère, croit détenir une belle et grosse vérité. Une vérité incontestable, irrécusable, irréfutable, indéniable, indiscutable. Il l'énonce haut et fort avec un air supérieur, en étant véritablement content de lui : « *La non-violence a ses limites...* ». Ce faisant, il est sûr de faire taire les prétentions irréalistes et irresponsables des « adeptes de la non-violence ». Pour se convaincre que la non-violence est impossible, il s'attache à cette pensée molle qui présente la violence à la fois comme regrettable et inévitable.

Ainsi, au lieu de s'interroger sur les possibilités de la non-violence, l'intellectuel français s'interroge sur ses limites. Pour autant, il parle en parfaite ignorance de cause. Car pour connaître les limites de la non-violence, il faut d'abord en avoir expérimenté les possibilités. Ce qu'il n'a jamais fait et ne fera probablement jamais. C'est seulement en expérimentant la non-violence qu'on en découvre les possibilités et qu'on en perçoit alors les limites. Mais on peut apprendre à les repousser.

Fort de son ignorance, l'intellectuel français assure que la non-violence est une chimère et, pour cela, il prétend que « la non-violence absolue » n'est possible ni pour l'homme ni pour la société. En réalité, les amis de la non-violence n'ont jamais affirmé l'absoluité de la non-violence. En connaissance de cause, ils savent qu'il est insensé de prétendre vivre une non-violence *ab-solue*, c'est-à-dire *dé-liée* de la réalité. Ils ont conscience qu'ils ne peuvent vivre qu'une non-violence *re-lative*, c'est-à-dire *re-liée* à la réalité.

Le mouvement de réalisation de la non-violence dans la société et dans l'histoire ne peut pas se faire en partant de l'utopie d'une non-violence absolue pour vouloir l'inscrire dans la réalité. Il convient de partir de la réalité d'une

¹ Préface au livre de Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, Maspero, 1961.

société et d'une histoire où prévalent de multiples violences pour réaliser le possible de la non-violence. Rien que le possible, mais tout le possible.

La non-violence absolue est une *u-topie*, en ce sens qu'elle n'existe parfaitement en *aucun lieu*. Mais la violence est une *u-topie* aux effets beaucoup plus redoutables. La violence existe partout, mais jamais, *en aucun lieu*, elle n'atteint la fin qui prétend la justifier. Jamais, *nulle part*, elle ne réalise la justice qu'elle prétend rechercher.

L'intellectuel français devrait convenir que si la non-violence est possible, elle est préférable. Et si elle est préférable, alors c'est un impératif catégorique de mettre en œuvre toutes ses possibilités. Ici et maintenant. Pour entretenir la flamme fragile de l'espérance.

Déconstruire les murs et construire des ponts

Une dernière réflexion. La violence ne peut que détruire des ponts et construire des murs. La non-violence nous invite à déconstruire les murs et à construire des ponts. Malheureusement, il est plus difficile de construire des ponts que des murs. L'architecture des murs ne demande aucune imagination : il suffit de suivre la loi de la pesanteur. L'architecture des ponts demande infiniment plus d'intelligence : il faut vaincre la force de la pesanteur.

Les murs les plus visibles qui séparent les hommes sont les murs de béton qui martyrisent la géographie et divisent la terre qu'il faudrait partager. Hier le mur de Berlin, aujourd'hui le mur de Palestine.

Mais il existe aussi des murs dans le cœur et dans l'esprit des hommes. Ce sont les murs des idéologies, des préjugés, des mépris, des stigmatisations, des rancœurs, des ressentiments, des peurs. La conséquence la plus dramatique de la violence, c'est qu'elle construit des murs de haine. Seuls ceux qui, dans quelque camp qu'ils se trouvent, auront la lucidité, l'intelligence et le courage de déconstruire ces murs et de construire des ponts qui permettent aux hommes, aux communautés et aux peuples de se rencontrer, de se reconnaître, de se parler et de commencer à se comprendre, seuls ceux-là sauvegardent l'espérance qui donne sens à l'à-venir de l'humanité.

Aux jours de lassitude, la violence peut apparaître comme une fatalité. En réalité, c'est une fatalité tout entière construite de mains d'homme. Cela signifie

que tous ensemble, avec nos mains désarmées, nous pouvons la déconstruire. Nous pourrions alors donner en héritage à nos enfants l'espérance de la non-violence afin qu'ils puissent vivre enfin tous ensemble sur une terre fraternelle. Sur une terre fraternelle, enfin !

* Philosophe et écrivain. Porte parole du Mouvement pour une Alternative Non-violente (MAN).

Dernier ouvrage paru : *Entrer dans l'âge de la non-violence*, préface de Stéphane Hessel, Éditions Le Relié. www.jean-marie-muller.fr .